

« Qu'un peuple aussi débonnaire ait pu devenir ce peuple de chiens enragés, voilà un sujet inépuisable de perplexité et de stupéfaction. On nous reprochera de comparer ces malfaiteurs à des chiens ? Je l'avoue en effet : la comparaison est injurieuse pour les chiens. Des chiens n'auraient pas inventé les fours crématoires, ni pensé à faire des piqûres de phénol dans le cœur des petits enfants... » Citation de Vladimir Jankélévitch, L'Imprescriptible

Sagalovitsch, Laurent : **Vera Kaplan** (edition Qui Vive) Récit sans complaisance librement inspiré de l'histoire réelle de Stella Goldschlag, portrait d'une victime monstrueuse dévorée par une pulsion de vie inhumaine.

Le personnage contemporain du livre c'est cet homme qui va découvrir le passé de sa mère et surtout de sa grand-mère Vera.

« Deux semaines par an, au moment des fêtes de Hanouka, je quittais Montréal pour Tel-Aviv et venais habiter cet appartement où ma mère avait vécu les dernières années de sa trop courte vie. Un cancer foudroyant des poumons l'avait emportée alors qu'elle venait juste d'avoir cinquante ans et moi trente. Je commençais à peine ma carrière de juriste, que j'abandonnerais quelques années plus tard pour me consacrer à l'enseignement. J'étais rentré précipitamment de Paris où je vivais alors pour m'occuper d'elle. Ma mère, quand fut découvert son cancer à un stade déjà trop avancé pour être vaincu, refusa d'être soignée à l'hôpital. Étant elle-même infirmière, elle connaissait trop ce qui l'attendait et préféra passer le peu qui lui restait à vivre dans son appartement de l'avenue Ben Yehuda. »

Vera Kaplan a vécu l'arrivée au pouvoir d'Hitler, elle a eu une fille dont elle a été séparée lors de son procès. Cette fille a fait sa vie sans que sa mère n'ait jamais plus de nouvelles de sa fille.

Celle-ci a eu à son tour un fils qui a toujours réclamé de sa mère le récit de son enfance, ce qu'elle a toujours refusé.

Chaque année comme un pèlerinage ce fils quitte Montréal pour Tel-Aviv revient dans l'appartement de sa mère décédée d'un cancer à 50 ans .

Après une promenade sur la plage, Il trouve une épaisse enveloppe venue d'Allemagne adressée à sa mère disparue venant d'un notaire. Il a alors la révélation de son passé. Outre les biens de la succession de sa grand-mère, il y a toutes les lettres qu'elle a écrite à sa fille pendant des années qui lui revenaient systématiquement, lettres où elle racontait sa vie et tentait d'expliquer comment et pourquoi elle avait pu trahir des juifs pour survivre, pour vivre avant tout.

Le livre s'articule en deux parties :

- une première où on découvre à grands traits le passé de Vera et ses sentiments tels que les reçoit le fils de Paula Kaplan.
- une seconde où on a les notes datées de Vera sur ce qu'elle vit au jour le jour depuis le 2 mars 1944 jusqu'au 19 juin 1944.

Le réquisitoire du procureur lors du procès de cette femme VERA KAPLAN est accablant. Pourtant, il n'est pas sans nuances, et même lui accorde des circonstances atténuantes, en tous cas comme une forme non de pardon mais de compréhension :

Je me suis retrouvée au cœur de la tourmente et puis, plus tard, quand la société a jugé que ma place se trouvait en prison.

Oui, c'est en prison, durant ces longues et interminables années où j'ai connu la plus effroyable des solitudes, où je n'ai pour ainsi dire parlé à personne, dans le repli de ma cellule, allongée du matin au soir sur la paille me servant de lit, occupée à regarder à travers les barreaux le spectacle de ce ciel perpétuellement affligé, que j'ai fini par admettre que ma destinée serait de vivre une existence marquée du sceau de l'infamie sans avoir jamais la possibilité d'expliquer le pourquoi de mon comportement.

Encore maintenant, il me suffit de fermer les yeux pour entendre de nouveau la voix du procureur :
page 26

« Vera Kaplan a cru que sa destinée était de vivre. De vivre à tout prix. De vivre quel que soit le prix à payer pour cela. De continuer à vivre même si, pour ce faire, cela signifiait envoyer à une mort qu'elle savait certaine des dizaines et des dizaines d'innocents. Vera Kaplan a seulement oublié que parfois, dans des circonstances extraordinaires où l'homme se retrouve confronté à la barbarie la plus innommable qui soit, il lui appartient de se sacrifier sur l'autel de sa propre et infinie tragédie afin de ne pas devenir à son tour le responsable de sa déchéance, en devenant le bourreau inique d'hommes et de femmes coupables d'être seulement ce qu'ils sont.

Oui, et je le dis avec toute la gravité dont je puis être capable, conscient du tragique presque insupportable de mes dires mais restant assez lucide pour ignorer ce qu'aurait pu être ma conduite confrontée à ce dilemme infernal, car qui ici, dans cette salle, dans cette ville, dans ce pays où se sera tenue la plus effroyable des tragédies, qui donc peut se lever et dire avec la certitude la plus implacable, en toute conscience, moi, je sais qu'entre une vie

déchue et une mort louable, j'aurais opté pour la mort, qui?

Personne, je vous le dis en face, personne, absolument personne, tant il est vrai que c'est seulement une fois que nous nous retrouvons confrontés de plain-pied à une situation à laquelle nous n'avons jamais été préparés que nous pouvons juger de la qualité de notre nature profonde, oui, c'est seulement à cet instant où le sang rouge et noir de l'Histoire charrie son fleuve putride et pestilentiel que nous savons enfin qui nous sommes vraiment, un lâche ou un héros, un oisillon ou un aigle, un traître ou un homme de bien, mais, puisque c'est ma charge et mon devoir de dire en cette enceinte où se situe le bien et où se loge le mal, je ne peux que répéter qu'il est du devoir sacré de l'homme par-delà toute éternité de s'effacer de la surface de la terre quand sa propre survie passe par le massacre collectif de malheureux innocents. Vera Kaplan n'a pas su, n'a pas pu, n'a pas voulu emprunter cette voie. Elle a voulu vivre. Vivre malgré tout. Vivre dans l'ombre de la mort de ses amis. Vivre en trahissant la confiance de ceux dont le seul crime était de lui ressembler. Vivre en les dénonçant à des autorités diaboliques dont elle connaissait parfaitement les rouages, puisque participant de sa propre volonté à cette entreprise de destruction, elle savait que par ses agissements elle les précipitait sciemment dans le ravin de leur propre disparition. Et si vivre n'est jamais un crime, c'est tout au moins dans les circonstances présentes, circonstances épouvantables j'en conviens, circonstances inédites dans toute la longue histoire de l'humanité, une faute que seule une peine d'emprisonnement de dix années parviendra à réparer. »

Vera va tenter de s'expliquer dans ses lettres : page 42

« Comment pouvait-il alors deviner, mon pauvre petit Vati, que c'est moi qui quelques années plus tard le prendrais sous ma protection, lui et ma Mutti, et sacrifierais une part de mon humanité pour leur permettre de vivre quelques semaines supplémentaires ? Ce sacrifice d'une partie de moi-même que j'ai accompli au prix de souffrances et de renoncements infinis. Et que je n'ai jamais regretté. Jamais, tu entends. Que je recommencerais demain, si c'était nécessaire. Que j'ai accompli non seulement pour essayer de les sauver, mais aussi pour sauver l'âme de ce qu'il me faut nommer et appeler mon peuple. Nous avons passé ces longs mois à errer de cachette en cachette, de remise en remise, de cave en cave, à se terrer comme des rats, à vivre d'expédients, à racler le fond des poubelles, à crever de faim et de froid, à mener une vie de sous-hommes, de chiens galeux, de miséreux absolus, et j'avais décidé que je ne mourrais pas ou, du moins, que je n'accepterais jamais de mourir de la manière dont les autres Juifs consentaient à

mourir.

C'est durant ces semaines interminables passées à vivre au ralenti, attentifs au moindre bruit, veillant à ne pas respirer trop fort de peur que les battements de nos cœurs ne nous trahissent, à économiser nos maigres forces confinées dans un état perpétuel de somnolence, à chuchoter entre deux bombardements des prières inutiles, qu'est née, au plus profond de moi, à l'exact croisement de mon âme et de mon être, la conviction qu'il me faudrait vivre. Vivre coûte que coûte. Vivre non seulement pour témoigner de leurs agissements, mais aussi pour leur montrer que je ne me soumettrais pas à leur ordre nouveau. Que jamais, aussi longtemps que mon corps me le permettrait, je ne deviendrais complice de l'extermination de mon propre peuple en acceptant sans broncher leurs commandements de monter dans des wagons m'emmenant vers une mort certaine. Que jamais je n'accepterais de mourir parce que mon seul tort, mon unique faute, était d'être née juive.

Et si, oui, je les ai aidés en pleine conscience à remplir leurs wagons d'autres Juifs, c'est que je savais que ces Juifs-là avaient renoncé depuis bien longtemps à se comporter comme de véritables Juifs. La plupart d'entre eux, à l'image de mes parents, de mes amis, de mes fréquentations, se cachaient juste pour retarder le moment où ils épouseraient leur mort. Cette mort, ils l'abritaient en eux. Elle logeait dans les racines de leur cœur.

Le jour où on les découvrirait, et ce jour arriverait tôt ou tard, où l'on procéderait à leur arrestation, où ils se feraient cueillir dans la rue, comme tous les autres, ils se laisseraient amener tels des agneaux au peloton d'exécution sans rien entreprendre pour échapper à leur sort. Ils étaient nés pour mourir. Ils avaient trahi leur parole d'agir comme de vrais Juifs qu'ils n'étaient pas, n'avaient jamais été, ne seraient jamais, trahi cette promesse de lutter jusqu'à la dernière minute sans jamais faillir, sans jamais renoncer à se battre pour leur survie, à se rassembler pour affronter, solidaires et déterminés, ceux qui avaient juré de les exterminer jusqu'au dernier. De se battre même s'il ne leur restait comme seules armes que leurs maigres poings aux doigts rompus de fatigue. De se battre même si c'était sans espoir. Surtout si c'était sans espoir. »

Sortant de prison, elle a un tel besoin de vivre, de s'étourdir, tellement abîmée, fatiguée, fracassée qu'elle se jette dans une vie dissolue entre alcool et sexe, nuits passées à boire danser et baiser sans vrai plaisir. Cela durera 2/3 ans. Elle divorce de cette vie sans trop savoir comment vivre à nouveau. Elle travaille comme dessinatrice dans une agence de pub. Répugnant à son travail où elle doit se plier aux désirs souvent stupides des clients.

Mais elle n'avait pas renoncé à retrouver sa fille et harcèlera son avocat dans ce but en dépensant son maigre salaire.

Enfin son avocat lui apprend qu'en 1952 sa fille a été adoptée par une famille vivant en Israël. On n'apprendrait jamais rien de plus, la piste était coupée à jamais.

Elle en sort dans un état de sidération total de réaliser qu'elle ne reverrait jamais sa fille. Mais c'est en même temps une renaissance qui commence.

Alors même qu'elle ne s'informait de rien, encore moins de ce qui se passait en Palestine qu'elle ne savait même pas situer, elle prend conscience que sa fille, sa progéniture vit dans un pays où les juifs avaient commencé à reprendre leur destin en main. C'était comme un signe mystérieux qu'il lui fallait comprendre. Elle décide d'apprendre l'hébreu.

Ce qui n'est pas sans poser problème. Son procès a eu un grand retentissement particulièrement chez les juifs. Elle craint de rentrer dans une synagogue et d'être reconnue. Même pour suivre des cours elle donne une fausse identité. Elle se sent encore exclue.

Elle est consciente de sa faute et de sa culpabilité mais pourtant elle ne regrette rien :

« J'avais trop conscience de mes crimes et même si , pour moi, ils n'avaient été qu'un moyen et non un but, je comprenais que je n'obtiendrais jamais leur pardon. Je n'ai jamais cherché à être pardonnée, ni aimée. Je n'ai jamais minimisé le poids de mes fautes, ni la gravité de mes actes. Si j'avais pu éviter de me comporter comme je l'ai fait, je l'aurais fait. Seulement, je n'ai pas eu le choix ? et j'ai eu raison.

Si j'avais agi différemment, tous ces juifs qui avaient renoncé de se battre seraient morts de toutes façons et moi avec eux et ma fille aussi. »

Elle ne loue que ces juifs qui conscients de la montée des périls, ont su partir à temps, fuir à nouveau, se jeter dans l'exil, tout perdre pour mieux se reconstruire ailleurs.

« Tous ceux qui ont décidé de rester ne peuvent s'en prendre qu'à eux-mêmes. A leurs dépendants ils ont appris une impossible assimilation. Ils ont oublié qui ils étaient et Dieu les a châtiés. »

Elle dit accepter d'être cette criminelle qu'on maudit, qu'il lui a fallu du temps pour comprendre la rage qui l'animait alors. Pour analyser le mécanisme de survie qui s'enclenchait en elle et qui allait à l'encontre du sens commun.

C'est assez Nietzscheen, cette volonté de vivre de survivre de puissance, non pas de puissance sur les autres mais de puissance de vie pour soi-même. Le fondement même de la vie, cette force qui pousse tout organisme vivant à se survivre au dépend de son environnement.

Elle apprend brillamment l'hébreu pour pouvoir, en vain, écrire à sa fille s'expliquer, s'analyser. Elle se pose la question de savoir si elle ne s'est pas trompée, illusionnée. A-t-elle bati des raisonnements en trompe l'œil pour mieux s'absoudre pour se supporter pour ne pas sombrer dans la folie.

Mais en fin de compte, elle revient toujours à cette vérité, sa vérité : « non j'ai fait ce que j'ai dû ».

Elle finit par entrer à l'université, devenir traductrice, une traductrice brillante, renommée courtisée. Une forme de revanche qui lui permet de choisir les auteurs et les textes qu'elle a envie de jeter à la face du monde. Fuyant ce monde et les mondanités, travaillant à ce qu'on n'oublie pas l'inhumanité que fut le nazisme et le comportement de tant d'allemands coupables par action ou par inaction. Eux qui dans un étrange parallèle ont laissé faire l'horreur comme les juifs se sont laissé conduire à cette horreur. On savait mais on ne faisait rien.

Savoir que sa fille vivait quelque part en Israël était sa victoire. Cette terre où elle a tenté une fois d'aller mais elle n'a pas pu dépasser l'aéroport, tant elle se sentait coupable de souiller sans doute cette terre promise aux juifs.

Elle vivra ensuite repliée chez elle